Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen

Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes

Band: 6 (2001)

Artikel: L'"invention" de la Haute-Provence, jalons pour une recherche : l'épisode napoléonien

Autor: Bertrand, Régis

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-7539

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'«INVENTION» DE LA HAUTE-PROVENCE, JALONS POUR UNE RECHERCHE

L'ÉPISODE NAPOLÉONIEN

Régis Bertrand

Zusammenfassung

Die «Erfindung» der Haute-Provence, Wegmarken für die Forschung. Die napoleonische Episode

Am 1., 2. und 3. März des Jahres 1815 durchquerte Napoleon auf der Rückkehr von Elba die Südalpen. Die Episode hat die Suche nach schriftlichen und mündlichen Zeugnissen angeregt, deren Ergebnisse von den Historikern allerdings ungleichmässig ausgewertet wurden. Bis zur Etappe von Gap, gewöhnlich den «Alpen» zugewiesen, blieben die Erzählungen über den «Adlerflug» in der historiographischen Tradition geprägt durch erstaunliche geographische Ungenauigkeiten. Das kollektive Gedächtnis vor Ort hat via Legenden vor allem die Verteilung von Goldstücken beim Durchgang des Exkaisers festgehalten. Dieser Teil Südfrankreichs litt – und sollte es noch lange tun – an einem Mangel an bibliographischer Zuwendung. Die napoleonische Episode hat nur wenig zu seiner «Erfindung» beigetragen.

Comme nombre d'autres régions des Alpes, la Haute-Provence a été progressivement «inventée» au cours de l'époque contemporaine.[1] Longtemps ignoré des visiteurs et des guides, sis à l'écart des routes empruntées par le «grand tour» vers l'Italie, décrit par les géographes du XIXe siècle comme une zone de pauvreté et d'émigration fortement marquée par une ruralité montagnarde prégnante, le haut-pays provençal, devenu sous la Révolution le département des Basses-Alpes,[2] va bénéficier entre la fin du XIXe et le

milieu du XXe siècle d'un renversement significatif des représentations collectives qui valorisera, de façon croissante jusqu'à nos jours, ses paysages, ses hommes, ses traditions, voire ses monuments.[3]

Dans les premiers jours du mois de mars 1815, cette partie du Sud-est de la France encore mal caractérisée fut néanmoins le cadre d'un événement au retentissement international: l'empereur déchu Napoléon Ier quitte l'Île d'Elbe et débarque le 1er mars dans ce qui est alors un hameau de la commune de Vallauris, «le Golfe Jouan». L'historiographie, amorcée par Napoléon lui-même, a bâti le récit du «vol de l'aigle» selon les meilleures règles de la dramaturgie: après les échecs subis au cours des premières heures à Cannes et Antibes, l'empereur et la petite troupe qui l'accompagne s'enfoncent dans les montagnes, dont ils n'émergent que lors des étapes en rejoignant les sous-préfectures et préfectures des Basses-Alpes puis des Hautes-Alpes, autant d'étapes qu'aurait jalonnées un *crescendo* de l'accueil «populaire» qui s'achève, après la «rencontre de Laffrey», par l'entrée triomphale à Grenoble, au terme d'un itinéraire escarpé, devenu en 1932 celui de la route Napoléon.[4]

Le passage de Napoléon fait entrer pour la première fois la Haute-Provence dans l'histoire de France. Il m'a donc paru intéressant de chercher quels souvenirs il a pu y laisser, d'examiner quelles représentations de cette région et ses habitants sont transmises par son récit et si le «vol de l'aigle» a pu contribuer en quelque façon à une découverte du haut-pays provençal.

Les habitants de cette terre perçue comme reculée ont été les témoins privilégiés d'un événement inouï. De modestes paysans ont pu approcher l'ex-empereur, le voir manger ou s'assoupir. D'obscurs micro-notables l'ont accueilli, se sont entretenus avec lui. Le souvenir diffus de cet épisode d'exception est dans les mémoires, et même dans ces menues traces matérielles, verres et couverts ayant servi à ses repas, bancs ou fauteuils où il s'est reposé, qui seront longtemps préservées et transmises. Dès 1816 paraît à Paris l'*Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île de Sainte-Hélène* de Fabry, dont l'auteur est visiblement venu enquêter sur place, en particulier auprès des membres de la famille Tartanson qui a hébergé Napoléon à Barrême. Le «retour des cendres» suscite en avril et août 1840 la parution, dans les *Annales des Basses-Alpes,* d'un récit anonyme inspiré de Fabry puis, en 1841, la publication de deux relations originales: celle de l'abbé Laurent, économe du grand séminaire de Digne, qui y reconstitue son dialogue impromptu avec

Napoléon, et celle de J.-J. L. de Gombert, maire de Sisteron en 1815.[5] La marche de Napoléon est le seul fait postérieur à l'Ancien Régime qu'évoquera cette revue, éditée entre 1838 et 1843. Il en est de même dans la petite encyclopédie départementale publiée par l'abbé Féraud, dont la nouvelle édition de 1861 renferme un développement de 23 pages consacré au «Passage de Napoléon Ier dans les Basses-Alpes».[6] Cet *ex-cursus* est ainsi justifié: «[…] cet événement raconté par divers historiens contemporains, a été présenté trop souvent d'une manière ou étrangement contraire à la vérité, ou d'une manière flétrissante pour nos populations. Aucun n'a connu ou reproduit ces détails intimes, qui donnent à ce fait important de notre histoire nationale un intérêt si saisissant et qui font connaître mieux encore le grand homme qui en a été l'auteur.» Il marque donc la volonté d'apporter une contribution à l'histoire de France tout en rectifiant l'image des «Bas-Alpins» que reflètent les travaux disponibles. Ces derniers insistent sur le contraste entre l'enthousiasme des populations des Hautes-Alpes et la réserve de ceux du département voisin. L'abbé se garde également de rappeler que les Basses-Alpes ont été en décembre 1851 l'un des principaux départements insurgés contre le coup d'état du neveu de Napoléon.

L'abbé Féraud ajoute aux informations déjà publiées – en particulier par Fabry et les *Annales des Basses-Alpes* – des données inédites, ainsi un manuscrit de Gras-Bourguet, adjoint au maire de Castellane, et une première collecte de la tradition orale. Les historiens «départementaux» vont s'efforcer au cours du XXe siècle d'accroître quelque peu ce patrimoine assez réduit de souvenirs. Le Dignois Christian Cauvin, le Cannois Hubert Dhumez, puis Georges de Manteyer, conservateur des archives des Hautes-Alpes, ou Pierre de Gombert, descendant du maire de Sisteron, vont tour à tour publier ou rééditer les documents d'archives devenus disponibles, des mémoires des contemporains et même des bribes de la mémoire collective.[7] L'impact de ces publications régionales auprès des spécialistes de l'Empire semble néanmoins décroître au fur et à mesure que se constitue au cours du XIXe siècle une tradition historiographique du récit du retour de Napoléon, dont le *1815* d'Henry Houssaye, paru en 1893, est l'étape déterminante.[8] L'histoire de la trajectoire de l'ex-empereur en Haute-Provence s'écrira dès lors pour l'essentiel depuis Paris à partir des archives nationales et de la bibliothèque nationale; sans ignorer Fabry ou Féraud, elle privilégiera les relations des proches de l'empereur et la correspondance administrative. De

multiples publications de vulgarisation sur la «Route Napoléon» en seront jusqu'à nos jours le sous-produit.[9]

Quelles sont donc ces régions que Napoléon traverse? A bien des égards, le «vol de l'aigle» est pour nombre d'historiens un saut dans l'indétermination géographique, tant il est rare qu'ils nomment la première partie du parcours. Eugène Tarlé adopte une approximation prudente: «Napoléon se dirigea alors *vers le Dauphiné* […]. L'empereur avait résolu de suivre les routes de montagne.»[10] Jean Thiry adopte, dans le volume de ses travaux napoléoniens intitulé *Le vol de l'aigle,* une rédaction si ambiguë qu'elle frôle l'erreur: «Napoléon […] ne voulait pas *repasser par la Provence* où se trouvaient d'ailleurs de nombreux royalistes. Il *préférait traverser les montagnes du Dauphiné,* où la population était beaucoup plus bonapartiste.»[11] L'abbé Guillaume de Bertier de Sauvigny semble n'avoir consulté aucun atlas lorsqu'il écrit: «Son projet, arrêté dès avant son départ, était d'*éviter la Provence* et la vallée du Rhône, où il savait par son amère expérience que les populations lui étaient hostiles. En se portant, au contraire, *directement sur Grenoble,* à travers les Alpes, on se jetait dans un pays plus favorablement disposé et où le manque de chemins et la dispersion des rares petites garnisons ne permettraient pas de rassembler rapidement une force quelconque de résistance.»[12] L'on ne multipliera pas les citations et l'on se bornera à signaler qu'en des ouvrages fort répandus, André Castelot et Jean Tulard écrivent simplement que Napoléon «passa par les Alpes». Ces approximations sont d'autant plus étonnantes qu'Henry Houssaye s'était montré plus précis: «[…] l'esprit des *montagnards de la Provence orientale* et surtout des Dauphinois différait absolument de celui des riverains de la Méditerranée puis du Rhône […].»[13]

Napoléon n'a nullement évité la Provence: il s'y est au contraire enfoncé, la parcourant en diagonale pour n'atteindre le Dauphiné qu'au sortir du territoire communal de Mison, au nord de Sisteron. Dans sa marche, l'ex-empereur a tour à tour traversé la Basse-Provence orientale et la Haute-Provence, si l'on tient du moins à user des circonscriptions d'Ancien Régime; car mieux vaudrait utiliser celles de la France de l'époque dans un récit qui ne cesse d'évoquer les rapports de l'ex-empereur avec les sous-préfets et préfets. Napoléon a d'abord traversé l'arrondissement de Grasse qui dépendait à cette époque du département du Var (aujourd'hui des Alpes-Maritimes), puis trois arrondissements des Basses-Alpes (Castellane, Digne,

Sisteron), avant d'atteindre les anciennes terres dauphinoises des Hautes-Alpes et de l'Isère.

Cette imprécision tenace n'en est pas moins significative: cette portion lointaine de la France méridionale correspond bien alors à une lacune bibliographique. Les arrondissements de Grasse et de Castellane peuvent à juste titre passer pour des parties très mal connues de la France du temps.[14] Le seul parcours rapide du département des Basses-Alpes qui ait été publié depuis sa création est celui du «citoyen Lavallée», paru en 1800. Mais la description de Castellane et de l'angle sud-est des Basses-Alpes y est renvoyée à une livraison ultérieure consacrée au Var voisin, laquelle n'a jamais paru.[15] L'essai de statistique des Basses-Alpes publié par le docteur Robert en 1802 est bien oublié et ne dit pas un mot de cette portion du département, la *Statistique du Var* du préfet Fauchet n'apporte, quant à elle, que peu de renseignements sur le chemin qu'allait emprunter la colonne de l'île d'Elbe.[16]

Les souvenirs de Napoléon à Sainte-Hélène, recueillis par Las Cases, indiquent simplement qu'arrivé à Grasse, «l'empereur comptait trouver une route qu'il avait ordonnée sous l'Empire: elle n'avait point été exécutée. Il fallut se résoudre à suivre des défilés difficiles et pleins de neige […].» Napoléon ajoute: «La France était pour moi dans Grenoble. Il y avait cent lieues, moi et mes grognards nous les fîmes en cinq jours, et dans quels chemins! Et par quels temps.»[17] L'ex-empereur s'est, de fait, très vite heurté à l'âpreté de la nature montagnarde, sitôt qu'il a décidé de traverser les Préalpes. Sa petite troupe a dû passer au cours de la journée du 2 mars d'une altitude proche du niveau de la mer à 724 mètres à l'arrivée à Saint-Vallier, 1169 mètres au col de Valferrière et 1024 mètres à l'étape de Séranon.[18] C'est alors qu'elle rencontre la neige, qu'elle retrouvera encore entre Castellane et Barrême, sur la route du col des Lèques (1148 mètres), et qui l'accompagnera presque jusqu'à Digne. Autant de traits qui coïncidaient mal avec les stéréotypes usuels de la Provence et qui expliquent sans doute que la plupart des historiens aient préféré souligner le caractère alpestre du relief et du climat hivernal de la région.

La traversée des Préalpes de Grasse puis de Castellane présente aussi l'aspect d'une immersion dans la ruralité. Il est sans doute révélateur que s'y soit situé le seul problème de communication du périple, si l'on en croit du moins une tradition orale. À Saint-Vallier-de-Thieys, lorsque Napoléon demande à l'adjoint au maire, Chautard, où sont les mulets, ce dernier répond:

«Sire, ils sont tous en Champagne.» Napoléon se serait écrié: «Bougre, ils sont loin»; et Chautard confus de rectifier aussitôt: «Pardon Sire, je veux dire qu'ils sont à la campagne.» Tous les auteurs attribuent au trouble de ce modeste notable villageois son *lapsus* étrange et aucun ne s'est avisé que le village se trouve quasiment sur l'isoglosse de la palatisation du c en ch: c'est la marque du provençal alpin que trahit son impair. Un autre fait révélateur de l'isolement n'a pas été en revanche retenu par les historiens, sans doute parce qu'il révélait un Napoléon surpris et inquiet: le trésorier de l'expédition, Peyrusse, raconte dans ses mémoires que Napoléon fit étape peu avant d'entrer dans Séranon dans «une espèce de chalet» où vivait une vieille femme. Il demanda à cette dernière des nouvelles de Paris et découvrit qu'elle ignorait son abdication et la restauration d'un Bourbon, ce qui le rendit «tout pensif».
Néanmoins les sources utilisées prioritairement par les historiens, émanant des autorités municipales, préfectorales et militaires, et les relations rédigées par les notables locaux nuancent considérablement cette vision d'un monde peu humanisé où l'indigène fait aisément figure d'homme de la nature, une image que répandent à la même époque les premiers auteurs qui explorent le haut-pays, lesquels s'intéressent surtout, il est vrai, à la partie septentrionale du département.[19] C'est au contraire un espace quadrillé par l'administration, surveillé par la gendarmerie et une petite troupe, qui se dégage des récits du voyage: les fonctionnaires sont les principaux interlocuteurs de l'entourage de l'empereur; leur attitude incertaine constitue le ressort dramatique de l'épopée. Tous les habitants ne sont d'ailleurs pas inconnus de l'empereur: au cœur de la montagne, Napoléon retrouve à Escragnolles la mère du général Mireur, mort lors de l'expédition d'Égypte; à l'entrée de Castellane, il aurait interpellé un vétéran d'Austerlitz. Une ruralité atténuée par l'omniprésence de membres des catégories instruites ou aisées se dégage de ces rencontres en des «villages urbanisés» socialement diversifiés, ou de petites villes. À Sisteron, l'empereur déchu déclara à l'adjoint Laugier: «vous portez, Monsieur, le nom d'un auteur d'une histoire de Venise fort estimée – Sire, lui répondit M. Laugier, c'était mon oncle.» La rusticité extrême de la halte à la Clappe, ce hameau qui n'est plus aujourd'hui que ruines, dépendant d'une commune, Bédéjun, désertée dès le début du XXe siècle, situé sur une portion de chemin désormais abandonnée, est même nuancée par l'arrivée fortuite du jeune abbé Laurent, allant suppléer un confrère malade, que Napoléon interroge longuement.

C'est à peine si le lecteur attentif observe que Napoléon ne saurait séjourner dans les modestes auberges situées entre Grasse et Digne, destinées aux haltes des caravanes muletières qui relient sans cesse le haut et le bas-pays. Les aubergistes n'interviennent dans cette partie de la marche que pour lui préparer des omelettes, ce festin des pauvres. Aussi M. de Gourdon, le maire de Grasse qui a accueilli froidement Napoléon, se soucie néanmoins de lui épargner un tel logement à Séranon et lui fait ouvrir sa maison de campagne, le château de Brondet. De même, Napoléon occupe à Barrême la maison du juge de paix Tartanson, qui était une belle demeure de notable, avant d'être amoindrie par l'élargissement de la route qui la longeait. L'empereur logera ensuite au château de Malijay entre Digne et Sisteron. Il occupera en revanche de bonnes auberges sitôt qu'à Sisteron il aura gagné un axe majeur de circulation.

La trace la plus nette du passage de l'ex-empereur dans la mémoire collective semble être une certaine diffusion des napoléons d'or dans l'économie locale. Tous les témoignages concordent pour attester que les mules et chevaux réquisitionnés furent payés sans discussion et surtout sans marchandage – aubaine inouïe pour un «Bas-Alpin» de l'époque –, et qu'il en fut de même des repas et rations commandés pour l'ex-empereur et sa troupe. Napoléon fit aussi des largesses. Ainsi, «le 2 mars 1815, l'empereur traversant Escragnolles avec sa petite armée se fit conduire auprès de la mère du général [Mireur], qui était aveugle et dans une situation de fortune assez précaire, et lui laissa en partant un rouleau de 500 francs».[20] À Castellane, il aurait remis une pièce de 20 francs à un ancien grognard réduit par ses infirmités à la misère. Un ivrogne qui lui baise la main au départ de Digne reçoit aussitôt une pièce de cinq francs.

Cette présence diffuse de métal précieux semble à l'origine de deux légendes qui ont pour point commun de refléter le mirage de l'or un instant entrevu et surtout d'illustrer le thème de l'argent obtenu facilement et sans scrupules, peut-être pour stigmatiser ceux qui avaient tiré profit du passage de l'*usurpateur.* La première est celle du mulet chargé d'une partie du trésor qui aurait fait un faux pas et serait tombé dans un précipice où les habitants des alentours auraient longtemps recueilli des pièces d'or en remuant les pierres. L'on sait, depuis la publication des mémoires du baron Peyrusse, que l'accident se produisit le 4 mars 1815, vers 10 heures du soir, dans le ravin des Eaux-Chaudes, à proximité du château de Feston, dans la

descente vers Digne. Une caisse contenant 200'000 francs s'étant brisée, Peyrusse aidé de soldats parvint à retrouver l'essentiel de cette somme à la lueur des lanternes, à l'exception de 37'000 francs. Mais cet épisode a été également placé entre Séranon et la Bâtie, ou entre Taulanne et la Tuilière (A. Houssaye le situe à cet endroit), ou encore au gué du Vançon, entre Volonne et Salignac. Ces trois emplacements erronés semblent jalonner les portions du parcours où la troupe a soit loué les services de paysans pour convoyer ses bagages, soit acquis des animaux de bât ou des vivres, et donc remis des napoléons en échange. Une variante orale prétend que le conducteur du mulet aurait lui-même provoqué la chute de son animal pour revenir ensuite bénéficier du magot; une autre veut même qu'«une des caisses du trésor ait été enlevée par des habitants d'un hameau près du Mousteiret qui auraient tué deux des grenadiers pour s'en emparer. On raconte dans le pays que, lors de la construction de l'actuelle route nationale, deux squelettes auraient été retrouvés à côté des débris d'un coffre portant l'aigle impérial.»[21] Que la légende du montagnard-brigand, promise à un évident succès tant elle correspondait à un stéréotype répandu, s'avère ici endogène pourrait être significatif des divisions politiques des communautés traversées.

Il en est de même sans doute de l'autre récit légendaire qui se situe à l'étape de la Clappe de Bédéjun. L'aubergiste ayant confectionné une omelette pour Napoléon lui aurait réclamé 20 francs. «– Les œufs sont donc bien rares ici! se serait écrié l'empereur – Non, pas les œufs, mais les empereurs!» aurait répondu l'aubergiste. Selon d'autres versions, la somme aurait été portée à 300 francs.[22]

Ces distributions d'espèces en une société parcimonieuse pourraient avoir joué un certain rôle dans l'attitude des populations à l'égard de Napoléon. Ce dernier écrira ou laissera écrire dans la relation de sa marche publiée dans *Le Moniteur* du 23 mars 1815: «Le 3, l'Empereur coucha à Barrême; le 4, il dîna à Digne. De Castellane à Digne et dans tout le département des Basses-Alpes, les paysans, instruits de la marche de l'Empereur, accouraient de tous côtés sur la route et manifestaient leurs sentiments avec une énergie qui ne laissait plus de doutes.»[23] Fabry, qui enquête peu après, note qu'à Barrême la population fut d'abord silencieuse, stupéfaite, puis qu'elle illumina le soir ses fenêtres sur l'injonction des soldats, enfin que le lendemain, Napoléon partit accompagné de cris de «Vive l'empereur», émis juste-

ment, selon Fabry, par des paysans qui accompagnaient les mulets chargés de bagages.

Le «vol de l'aigle» n'a guère révélé à un large public le caractère spécifique de la Haute-Provence. Un paradoxe climatique, qui ne surprend pas le géographe, a conduit Napoléon à affronter la neige à quelques dizaines de kilomètres des orangers de Grasse, symbole au cœur de la Provence du long hiver d'altitude. L'épisode provençal ne pouvait de surcroît satisfaire les familles politiques qui vont interpréter chacune à leur manière la mémoire de l'événement. Pour les Bonapartistes, les populations bas-alpines n'ont guère aidé l'ex-empereur par leur curiosité mitigée, leurs acclamations très mesurées et la dérobade de tous ceux à qui Napoléon a proposé de le suivre. Dans le récit messianique que les historiens favorables à l'empereur fixent à la fin du XIXe siècle, le trajet provençal est une traversée du désert avant d'atteindre la terre promise dauphinoise. Cet épisode n'est fait, pour les historiens royalistes, que d'occasions perdues, d'atermoiements, de compromissions, sinon de complicités. L'empereur était à portée de fusil, le moindre obstacle aurait arrêté sa troupe: n'eût-il pas suffi de quelques hommes réellement dévoués au monarque qui se voulait légitime? Un légendaire prosaïque relevé en deux points du parcours a réfuté ces théories simplistes: celui du possesseur d'un fusil qui a été tenté d'abattre Napoléon mais en a été aussitôt dissuadé à l'idée qu'il susciterait en représailles le massacre de sa famille et la dévastation de son village. Quant à faire détruire à l'explosif les ponts de Castellane, Digne ou Sisteron, quel détenteur de l'autorité aurait pu se résoudre à prendre le risque de provoquer ainsi l'effondrement d'une économie aussi précaire?

Il n'est pas impossible que quelques linéaments d'un légendaire du «Napoléon du peuple» aient existé dans le département sous la Monarchie censitaire. Mais ils ne pouvaient qu'être balayés par la très dure répression qui suivit l'échec de la résistance au coup d'état du 2 décembre 1851. Toute exaltation des «napoléonides» y sera dès lors impensable. Entre les monuments de Golfe-Juan, Cannes et Saint-Vallier et celui des Barraques de Saint-Bonnet dans les Hautes-Alpes, la mémoire de l'événement se réduit dans les Alpes-de-Haute-Provence à quelques plaques commémoratives assez inégalement entretenues.[24]

L'on ne saurait prétendre que la Route Napoléon a eu dans la découverte et surtout le développement touristique des Alpes-de-Haute-Provence cet

impact décisif que croyait prédire en 1953 le cinéaste Jean Delannoy en un film bien oublié.[25] Le récit d'une tout autre traversée du haut-pays, narré dans une œuvre de fiction publiée deux ans plus tôt, celle d'un jeune colonel et d'une châtelaine fuyant la contagion, a joué sans doute un rôle bien plus important pour promouvoir la Haute-Provence dans l'imaginaire de nos contemporains.[26]

NOTES

1 Voir le chapitre «L'invention des Alpes» in: *L'homme et les Alpes,* Grenoble 1992, pp. 35–66.
2 Ce nom jugé péjoratif a été remplacé en 1971 par «Alpes-de-Haute-Provence».
3 Je poursuis sur cette mutation une recherche de longue haleine. Cf. R. Bertrand, «Érudits et historiens de Haute-Provence», in: *Provence Historique,* t. XXXVIII, fasc. 153, 1988, pp. 303–321.
4 Cette dernière, réaménagée au XIXe siècle, s'écarte en fait à plusieurs reprises, entre Grasse et Sisteron, des chemins réellement suivis par Napoléon. J.-L. Fontana, *Route Napoléon. De Louis XIV à Louis-Philippe, l'histoire d'un grand chemin,* Nice 1994. Camille Bartoli, *Vivre l'authentique route napoléon d'Elbe à Golfe-Juan et de Golfe-Juan à Digne-les-bains,* Nice 1994.
5 Publication originale de ces deux dernières in *Annales des Basses-Alpes,* 1841, pp. 200–208; 1842–1843, pp. 105–106. Leur texte est commodément reproduit en dernier lieu en annexes de P. de Gombert, *Napoléon de l'île d'Elbe à la citadelle de Sisteron,* Aix 1968.
6 Abbé J.-J. M. Féraud, *Histoire, géographie et statistique du département des Basses-Alpes,* Digne 1861, pp. 93–116.
7 C. Cauvin, *Le retour de l'Île d'Elbe et les Cent Jours dans les Basses-Alpes,* Digne 1916; *Annales des Basses-Alpes [Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne],* t. XVII à XXIII, 1916–1931; H. Dhumez, «La nuit de Malijay» [publication de la relation de Noguier de Malijay], *L'Illustration,* 4621, 26 septembre 1931, pp. 109–111; «Cannes et les Cent Jours, le passage de Napoléon», in: *Mélanges inédits relatifs au passé du pays cannois,* Cannes 1961, pp. 117–173; G. de Manteyer, *La fin de l'Empire dans les Alpes,* Gap 1942; de Gombert (cf. note 5).
8 H. Houssaye, *1815. La première Restauration, le retour à l'île d'Elbe, les Cents jours,* Paris 1893.
9 À signaler deux ouvrages dignes d'intérêt autant par le texte que par l'illustration: P. Antomarchi, *Le retour de l'Île d'Elbe par étapes jusqu'à Grenoble. La route Napoléon,* Marseille 1932; A. Chollier, *La vraie route Napoléon,* Paris vers 1935.
10 E. Tarlé, *Napoléon,* trad. C. Steber, Paris 1937 (édition originale en russe, 1936).
11 J. Thiry, *Le vol de l'aigle. Le retour de Napoléon de l'île d'Elbe aux Tuileries,* Paris 1942, pp. 24–25.
12 J. Mistler (dir.), *Napoléon et l'Empire,* t. II: *L'apogée et la chute,* Verviers 1968, pp. 425–426.
13 Houssaye (cf. note 8), p. 209.
14 Les seuls ouvrages d'Ancien Régime qui aient traité de portions du parcours de Napoléon relevaient de l'histoire ecclésiastique: P. Gassendi, *Notitia ecclesiae Diniensi,* Paris 1654; J.-B. Gaultier, *La vie et les lettres de messire Jean Soanen, Evêque de Senez,* Cologne 1750; Laurensi, *Histoire de Castellane […],* Castellane 1775.
15 J. Lavallée, L. Brion, L. Brion père, *Voyage dans les départements de la France, Basses-Alpes,* Paris an VIII.

16 L. J. M. Robert, *De l'influence de la Révolution française sur la population […],* Paris an XI («Aperçu statistique du département des Basses-Alpes», t. II, pp. 120–170). Le citoyen Fauchet, *Statistique du département du Var,* Paris an X, réédition, 1805.
17 E. de Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène* (éd. or. 1822–1828), Paris 1961, t. II, p. 338 (conversation du 14 septembre 1816).
18 Altimétrie dans de Gombert (cf. note 5), p. 39.
19 P. Martel, «Les Alpes du Sud: une Arcadie?», in: *Amiras / Repères occitans,* 15–16, 1987, pp. 171–181; R. Bertrand, «Un *primitif de l'ethnographie provençale,* le docteur Robert et son *Voyage aux montagnes sous-alpines* (1808)», in: *Le Monde Alpin et Rhodanien,* 4, 1999, pp. 23–38.
20 J. Lombard, *Un volontaire de 1792. Psychologie révolutionnaire et militaire,* Paris 1891, p. 368. Citation de la lettre du notaire Perrolles de Grasse, écrite en 1889 d'après les souvenirs d'Augustin Mireur, alors âgé de 92 ans.
21 Selon Chollier (cf. note 9), pp. 48–49. Ce «vol» est signalé de façon dubitative par C. Cauvin, in: *Annales des Basses-Alpes,* t. XVII, p. 166.
22 Cette tradition a été rapportée par C. Cauvin, *ibidem,* p. 239, note 2, qui la tenait d'un habitant de ce village. L'abbé Féraud signale simplement en 1861 que les enfants de l'aubergiste conservent encore la vaisselle et les couverts du repas.
23 *Correspondance de Napoléon Ier publiée par ordre de l'empereur Napoléon III,* Paris 1869, t. 28, no 21690, pp. 11–18.
24 Recensement non exhaustif et clichés: Action Nationale des Élus pour la Route Napoléon, *Route Napoléon,* Le-Pont-de-Beauvoisin 1991.
25 Le roman d'A. Blondin, J. Delannoy et R. Laudenbach, *La route Napoléon,* Paris 1953, est tiré du scénario.
26 J. Giono, *Le Hussard sur le toit,* Paris 1951.

Leere Seite
Blank page
Page vide